

Discours de **Claude SANTINI**

Président de l'Académie nationale de Pharmacie pour l'année 2008

Prononcé lors de la Séance solennelle du 9 janvier 2008

Madame la représentante de Madame le Ministre de la Santé, Mmes et MM. les Présidents, Mmes et MM. les Directeurs, Madame et MM. les Doyens, Mmes et MM les Professeurs, chers Collègues, chers amis,

Je veux à mon tour remercier tous ceux qui nous font l'amitié d'être avec nous aujourd'hui et qui de ce fait honorent notre Académie de leur présence. A vous tous, un grand merci.

A ce moment important de ma vie, les sentiments que j'éprouve sont intenses et, comme vous vous en doutez, ils sont dominés par beaucoup d'émotion et de gratitude.

Emotion lorsque, me retournant vers le passé, je me remémore mes premiers pas dans le monde de la pharmacie, lorsque, tout ému déjà, je venais cueillir mes premiers lauriers pharmaceutiques dans cette magnifique Salle des Actes, dont l'état un peu délabré de l'époque ne parvenait pas à altérer la majesté. Gratitude car je sais que cette belle émotion que j'éprouve aujourd'hui, je la dois pour beaucoup aux rencontres et aux soutiens dont j'ai bénéficié au long du parcours qui m'a mené jusqu'à cette place. Cette gratitude, elle va en particulier

à chacun de vous, mes chers collègues de l'Académie nationale de Pharmacie, puisque vous avez tous contribué à mon accession à la haute et belle responsabilité qui me revient aujourd'hui, et que ce faisant, vous me gratifiez d'un honneur suprême : celui d'être reconnu et élu par ses pairs.

Je veux tout de suite rendre hommage à mes éminents prédécesseurs, à tous ces présidents que j'ai admirés depuis qu'en 1994 l'honneur m'a été fait d'être admis dans cette Académie, au moment où elle était présidée par le Professeur Paul LECHAT. Je dois beaucoup aux treize présidents qui se sont succédés depuis et chacun d'entre eux a droit à une part de l'hommage que je tiens à rendre aujourd'hui à mon prédécesseur immédiat, le Professeur Yvan TOUITOU. Je te félicite et je te remercie, mon cher Yvan, pour ta présidence très stimulante, pour les nouvelles impulsions que tu as su donner à notre Académie, et en même temps je veux te dire ma détermination à poursuivre sur le chemin que, derrière tes prédécesseurs, tu as continué à tracer.

Et puisque vous avez bien voulu, mes chers collègues, me faire l'insigne honneur de faire aujourd'hui de moi le 197^{ème} président de notre compagnie, je me dois maintenant de respecter la tradition qui veut que le nouveau président raconte l'itinéraire qui l'a mené jusqu'à cette place.

Je suis né à Paris il y a bientôt 67 ans, deuxième rejeton d'une famille dont les origines sont majoritairement méditerranéennes et latines.

Ma famille paternelle, originaire de Toscane, s'est établie il y a plus de deux siècles près de Rome, à Tivoli, sublime petite ville dominant la campagne romaine, agrémentée de célèbres cascades et cascatelles, et parsemée de trésors artistiques laissés par l'Antiquité, comme la fameuse Villa Adriana, ou par la Renaissance, comme la non moins fameuse Villa d'Este.

Mon grand-père maternel, lui, fut un grand journaliste milanais, pendant un temps directeur du prestigieux *Corriere della sera*, ami de Gabriele d'Annunzio et de Giacomo Puccini.

Mais je dois faire ici une place particulière à ma grand-mère maternelle, d'abord parce qu'elle était fille d'un pharmacien d'officine parisien, Arthur DUCROCQ, installé entre les Halles et le Palais-Royal, et aussi parce qu'elle était une femme de lettres d'une modernité très marquée pour son époque. Secrétaire générale de prix littéraires, elle fréquentait la fine fleur des femmes de lettres françaises, Colette en tête, ainsi que de grands artistes de son temps dont Raoul Dufy.

Mon père, Pio SANTINI, fut un artiste-peintre de grand talent, peintre figuratif à mi-chemin entre le post-impressionnisme et le fauvisme, maîtrisant de façon magistrale la matière, la couleur et la lumière. Venu s'installer à Paris au début des années 30, on considère qu'il a participé au courant désigné sous le nom d'École de Paris. Je m'emploie, à mes heures de loisirs, à faire mieux connaître son œuvre magnifique.

Né dans une famille d'artiste, j'en ai vécu les bonheurs et les contraintes. Côté contraintes, je peux dire que l'on tirait parfois le diable par la queue chez les SANTINI. Mais je veux dire aussi que, côté bonheurs, mes frères et moi avons grandi dans un milieu très enrichissant, où l'on vivait les arts et lettres au quotidien, dans une maison très ouverte où passaient écrivains, poètes, compositeurs, peintres. Ma mère espérait que ses trois fils seraient comme leur père des artistes. Ce fut presque réussi puisque mes deux frères devinrent comédiens professionnels et que je fus moi-même atteint par le virus, allant jusqu'à monter sur la scène d'un théâtre parisien pour mon premier et dernier rôle : juste quelques répliques dans un mélodrame d'Alexandre Dumas, mais dirigé par un metteur en scène qui fit par la suite, et jusqu'à aujourd'hui, une brillante carrière. Mon frère aîné, Pierre Santini, homme de théâtre et acteur renommé, regrette que des obligations professionnelles l'empêchent d'être parmi nous aujourd'hui ; quant à notre jeune frère Mario, très aimé dans le milieu du théâtre et du cinéma, il a été la victime prématurée d'une maladie tueuse impitoyable.

Comment donc parvins-je à la pharmacie ? Il faut dire que mes dernières années de scolarité m'avaient gratifié de deux cadeaux qui furent déterminants pour la suite :

- d'abord le baccalauréat, peu mérité car j'avais consacré à sa préparation beaucoup moins de temps qu'à mes efforts pour entrer dans la carrière d'artiste dramatique ;
- et puis, dans mon lycée qui était un des rares établissements mixtes de l'époque, je m'étais lié très fortement à une jeune fille prénommée Jeannine qui avait rapidement pris une place essentielle dans ma vie et qui deviendrait plus tard la mère de mes enfants. Eh bien cette jeune fille fort influente, ici présente avec quelques années de plus, décida de faire ses études de pharmacie ! Et moi, vous l'avouerai-je, mes chers collègues, moi qui avais comme préoccupation principale de passer près d'elle l'essentiel de mon temps, eh bien oui ! je décidai de commencer moi aussi mes études de pharmacie ! En même temps que j'avais le bonheur d'entamer avec elle un bail de 50 ans de vie commune, toujours en cours !

Adieu donc le théâtre et à nous deux la pharmacie !

Je me pris très vite au jeu, pris en main par un maître de stage quelque peu esclavagiste, à qui je voue pourtant une grande reconnaissance pour tout ce qu'il m'a permis d'apprendre. Cette année de stage au début des études de pharmacie, dont certains de mes congénères estiment n'avoir tiré que peu de profit, fut pour moi une période de grand enrichissement pré-professionnel, au cours de laquelle

j'acquis des bases solides sur la pharmacie traditionnelle, sur le métier officinal, et sur le médicament.

Pendant mes premières années d'études, je travaillais beaucoup en officine, la nuit, pendant les périodes de congés, et j'y trouvais de réelles satisfactions. Bref, il ne faisait aucun doute pour moi que je trouverais dans le métier de pharmacien d'officine toutes les raisons de m'épanouir professionnellement.

Les études de pharmacie me passionnèrent, mises à part quelques matières que je trouvais rébarbatives, telle la législation pharmaceutique, matière où pourtant j'allais trouver quelques années plus tard, ma véritable spécialisation professionnelle.

La troisième année fut déterminante puisqu'elle me conduisit à me présenter au concours de l'internat. Et c'est à l'Hôpital FOCH que je passai mes trois années d'internat, un peu à la pharmacie de l'hôpital et beaucoup au laboratoire, dirigé par le Professeur Pierre DELAVEAU. Ce furent trois années merveilleuses, aussi bien par l'acquisition massive de connaissances nouvelles que sur le plan de l'épanouissement personnel, avec l'exercice d'une responsabilité, la variété des domaines abordés, la découverte du monde hospitalier. J'eus aussi la chance de vivre cette période d'internat avec des collègues qui allaient devenir des amis de toute une vie : je pense notamment à Martine AIACH, notre jeune doyenne de Paris 5, et à Jean-Pierre FOUCHER, que j'avais déjà croisé avec bonheur comme ami d'enfance.

J'y eus aussi mes premières expériences d'enseignant car on m'avait confié la mission, très convoitée, d'enseigner la pharmacie aux élèves-infirmières et aux élèves sages-femmes.

Point de doute, c'était évident ! je serais pharmacien-biologiste, et de préférence hospitalier !

J'entrepris donc d'obtenir les différents certificats d'études spéciales qui constituaient le bagage nécessaire à l'exercice de ce métier passionnant : immunologie, hématologie et autres parasitologie, et, lorsque mon maître DELAVEAU m'annonça qu'il travaillait à faire créer pour moi un poste supplémentaire d'assistant au laboratoire de l'hôpital, je pensai (une nouvelle fois) que ma voie était désormais toute tracée.

Le temps de satisfaire à mes obligations militaires, je fus affecté au Centre d'Etudes et de Recherches en Médecine Aéronautique, qui avait connu son heure de gloire lors de l'envoi de fusées françaises Diamant habitées successivement par le rat Hector puis par les guenons Pierrette et Martine. Mais il ne restait pas grand chose de ce passé prestigieux à l'époque où j'y passai douze mois, ce qui me permit d'avoir, grâce à des arrangements avec le ciel, quelques activités pour arrondir mes fins de mois de sous-lieutenant, d'une part dans les laboratoires de Travaux Pratiques de l'avenue de l'Observatoire, d'autre part à l'Hôpital Broussais où j'assurais la nuit des gardes d'attaché de biologie dans un service de réanimation. Il faut dire qu'entre temps j'avais épousé,

comme cela se faisait à l'époque, celle qui avait fait naître ma vocation pharmaceutique et que nous avons déjà une première tête blonde à nourrir, Fabien, aujourd'hui quadragénaire et brillant administrateur de l'Union européenne, puis bientôt deux avec l'arrivée de Caroline, qui depuis m'a fait le beau cadeau de renouer avec le métier d'acteur auquel j'avais moi-même renoncé.

Je fus libéré en 1969 et malheureusement le poste hospitalier espéré était encore en discussion. Mais là, nouveau coup de baguette magique ! Pierre DELAVEAU, hyperactif comme nous le connaissons, était aussi co-organisateur, avec le SNIP, le Syndicat National de l'Industrie Pharmaceutique dont le jeune et fougueux président était Gabriel MAILLARD, d'une exposition « Recherche et Médicament » présentée au Palais de la Découverte. Nous considérâmes ensemble que la présence d'un pharmacien au sein de l'exposition serait très utile aux visiteurs, en même temps qu'elle pouvait constituer une bonne solution d'attente à ma carrière de biologiste hospitalier.

Ai-je assez remercié Pierre DELAVEAU de m'avoir mis en relation avec le SNIP ? Le remercierai-je jamais assez ? En effet j'eus la chance, avant la fin de cette expérience originale et inattendue, de voir s'ouvrir à moi les portes du SNIP, grâce à notre très respectée collègue Jacqueline SIGVARD, passionaria infatigable de l'Industrie du Médicament, et à Bernard VEZINET, que je remercie d'avoir guidé mes premiers pas dans cette industrie qu'il connaissait

bien de l'intérieur. Et voilà comment, après avoir été tenté par l'exercice officinal puis par la biologie, j'entrai finalement dans un parcours industriel qui allait être, cette fois-ci définitivement, la ligne de force de ma vie professionnelle.

Ma première mission fut de travailler à la mise sur pied d'une banque d'information automatisée sur les médicaments, dont l'acronyme BIAM allait résonner dans le monde du médicament pendant près de 30 ans. Ce projet me valut de travailler avec les pionniers de l'informatique médicale, dont le Professeur Henry DUCROT, néphrologue à l'Hôpital Necker, co-fondateur du projet avec Gabriel MAILLARD ; il me valut aussi d'acquérir à marche forcée une connaissance encyclopédique sur les médicaments. Et puis il me permit de collaborer avec quelques monstres sacrés de la médecine et de la pharmacologie : je pense aux immenses cliniciens que furent Henri BRICAIRE et Claude LAROCHE, à Jacques-Robert BOISSIER, au très savant et adorable Pierre PIGNARD, ainsi qu'à mon très talentueux ami Pierre SIMON qui avec son équipe de La Pitié-Salpêtrière assumait la première ouverture de BIAM vers les utilisateurs sous la forme d'un Bureau d'Information accessible par téléphone, en attendant l'accès direct par internet qui constitua la phase suivante.

Mais surtout, parallèlement à BIAM, mon lieu de travail étant le Service Technique du SNIP, je bénéficiai d'une immersion permanente dans la

réglementation pharmaceutique, qui allait devenir mon activité principale, ce qui se réalisa à partir de 1974 à l'occasion de la mise en place d'une nouvelle structure au SNIP, dont le Président MAILLARD confia la Direction Générale au Docteur Henri DESARMENIEN, pharmacien et médecin, auparavant industriel et administrateur du SNIP. Ceux qui l'ont connu se souviennent de sa silhouette imposante, de son autorité naturelle, et aussi d'un mélange extrêmement sympathique d'humanité profonde et de bougonnerie occasionnelle. C'était surtout un débateur exceptionnel, pourvu d'une vision politique remarquable, notamment par rapport aux affaires internationales. Il me confia la responsabilité du Service Technique. J'avais 33 ans et ce fut pour moi le début d'une décennie extraordinairement intéressante.

Le Service Technique du SNIP, qui allait devenir la Direction des Affaires Scientifiques, Pharmaceutiques et Médicales, était le lieu de convergence de tous les responsables d'affaires réglementaires exerçant dans les laboratoires adhérents du SNIP, c'est-à-dire plus de 95 % des laboratoires existants. Saisi de tous les problèmes rencontrés par les industriels, questionné en permanence, ce service était le lieu de consolidation de l'expérience réglementaire de la Profession et le creuset de son interprétation.

C'était aussi l'endroit où se réunissaient Commissions d'études et groupes de travail, à l'intérieur desquels adhérents et permanents réfléchissaient ensemble

aux évolutions réglementaires et s'efforçaient de dégager une vision prospective pour l'Industrie. Ce fut pour moi l'occasion de collaborer avec Bernard PEJOUAN qui, au SNIP, présida longtemps la Commission technico-réglementaire.

C'est évidemment une fonction essentielle pour une organisation professionnelle comme celle-là que d'être l'interface entre la Profession et les pouvoirs publics, de négocier les nouvelles dispositions législatives, réglementaires et administratives, sans jamais hypothéquer, bien sûr, les impératifs de santé publique. Cette fonction donnait l'occasion de contacts et d'échanges extrêmement intéressants, en particulier au Ministère de la Santé, avec les équipes de fonctionnaires dirigées successivement par Henri NARGEOLET, Jean WEBER, Jacques DANGOUMAU, avant qu'arrive plus tard notre cher collègue Pierre AMBROISE-THOMAS, équipes dont faisaient partie, plus proches de ma génération, Agnès ARTIGES, Dominique LAGARDE, Marie-Danièle CAMPION, Renée-Claire MANCRET, ou encore Fernand SAUER, qui connut par la suite une ascension fulgurante, tout à fait méritée, vers l'Europe du Médicament.

Ce rôle d'interface entre la Profession et les pouvoirs publics connut son apogée avec l'entrée de représentants du SNIP dans les commissions consultatives mises en place par Simone VEIL pour gérer les différents aspects du

médicament. C'est ainsi qu'en tant que « bras droit » du Docteur DESARMENIEN, j'entrai avec lui dans différentes Commissions où le SNIP allait désormais être représenté :

- Commission d'autorisation de mise sur le marché, présidée avec grand talent par notre regretté collègue Marcel LEGRAIN ;
- Commission de la Transparence, présidée alors par Maurice RAPIN ;
- Et même Commission des Dictionnaires de Spécialités Pharmaceutiques, dite Commission Alexandre, qui vit Jean-Michel ALEXANDRE surgir dans le paysage de notre Industrie, où il prit tout de suite une importance majeure, qui ne fit que croître par la suite.

Les activités du SNIP avaient aussi, comme aujourd'hui celles du Leem, une forte connotation internationale. Après les directives de 1965 et 1975 ayant jeté les bases de l'Europe du médicament, il y eut le grand débat entre les partisans de l'AMM européenne centralisée et ceux de la reconnaissance mutuelle des AMM délivrées dans chaque état-membre, débat dans lequel le SNIP se montra particulièrement actif . Je crois pouvoir dire qu'avec Henri DESARMENIEN principalement, mais aussi avec Gabriel MAILLARD, Bernard PEJOUAN, Gilles SITBON et d'autres, j'ai participé côté industrie à la construction de l'Europe du médicament. J'ajoute que ce rôle a été magnifiquement repris et développé ultérieurement par mon successeur au SNIP, Yves JUILLET, qui pendant de longues années a magistralement assuré la présidence du Groupe

Affaires réglementaires de la Fédération Européenne des Associations de l'Industrie Pharmaceutique.

Le caractère international des évolutions réglementaires touchant l'industrie du médicament s'est mondialisé par la suite lorsqu'a été mis en place, toujours avec Yves JUILLET, le processus d'harmonisation internationale ICH, sur lequel je fis ici ma première communication devant l'Académie.

Toute cette période de ma vie professionnelle me permit d'acquérir une large expérience et un important réseau relationnel, deux atouts qui ne pouvaient manquer d'intéresser les entreprises industrielles pharmaceutiques. Et de fait une première proposition me vint des Laboratoires UPSA, dont je devins pour un temps Directeur du Développement, puis ce fut la rencontre avec un homme et une famille qui devaient prendre une place très importante dans ma vie. Je connaissais depuis plusieurs années le Docteur Emile BOUCHARA, qui venait souvent au SNIP me demander des avis, notamment sur ses projets de Recherche et Développement. C'était un homme affable, passionné par l'entreprise qu'il avait créée et développée, et dont il passait progressivement les commandes à son fils Philippe BOUCHARA. Il me proposa de rejoindre l'entreprise, en me manifestant une grande confiance à laquelle je fus évidemment très sensible. Je restai là pendant les douze années suivantes. Ce fut pour moi l'occasion de découvrir, en tant que Directeur Général, tous les aspects du monde de l'entreprise, et aussi de prendre toute la mesure de la

fonction de Directeur Général Pharmacien-Responsable que j'exerçai là , puis aux Laboratoires SERVIER, pendant une quinzaine d'années au total. Cette fonction constitue pour moi un point cardinal de ma vie professionnelle en même temps qu'elle est à mes yeux un élément fondamental de la définition de l'industrie pharmaceutique dans notre pays. De par sa formation, de par ses compétences, qui se trouvent au carrefour des sciences physico-chimiques et des sciences biomédicales, également de par la nature des responsabilités qu'il exerce au sein de la Direction Générale de l'entreprise, le pharmacien-responsable est le haut responsable de sécurité sanitaire de l'entreprise pharmaceutique et le garant de la conformité réglementaire.

Parallèlement à ma vie dans l'entreprise, je ne tardai pas à revenir au SNIP comme administrateur, à un moment où Pierre JOLY en était le Président et notre ami Bernard LEMOINE le Directeur Général. Mon expérience passée amena le Conseil d'administration à me confier la présidence de la Commission des Affaires Scientifiques et Techniques, où je venais donc succéder à Bernard PEJOUAN, présidence que j'assurai ensuite pendant 15 ans. 15 ans au cours desquels je fus responsable devant le Conseil du SNIP de la politique scientifique et réglementaire de la Profession. Je fus très aidé dans cette tâche par un certain nombre d'amis responsables d'affaires réglementaires dans l'Industrie : Philippe BLANC, Alain SAINT-PIERRE, Thierry BOURQUIN...de même que je fus aidé grandement par Yves JUILLET qui

entre temps m'avait succédé à la Direction des Affaires Scientifiques et Techniques, ce qui me permit de constituer avec lui et ses collaborateurs, Eric ABADIE, Marie-Christine BELLEVILLE, Anne CARPENTIER, une équipe harmonieuse et efficace, dans une collaboration amicale qui n'a jamais cessé depuis.

A partir de ce moment, je menai une double vie tout à fait passionnante. Je parle bien sûr de double vie professionnelle, comportant une vie dans l'entreprise, « les deux pieds et les deux mains dans le médicament » selon la formule de Pierre SIMON, et une vie dans l'organisation professionnelle, ces deux vies se nourrissant mutuellement l'une de l'autre de façon constante.

Le SNIP fonctionnait, comme le Leem aujourd'hui encore, administré par un Conseil qui se voulait représentatif de la Profession, elle même hétérogène du point de vue de la nationalité et de la taille des entreprises. On y distinguait ce que l'on nommait pudiquement des familles de pensée, dont le SNIP, dans un souci d'union sacrée, privilégiait la communauté d'intérêts. Les familles de pensée étaient au nombre de 5, avec un vice-président représentant chacune d'entre elles. J'ai eu, pendant les 6 ans où j'ai été vice-président du SNIP, l'honneur de représenter les intérêts de la famille dite des laboratoires français indépendants, comportant notamment SERVIER, FABRE, BEAUFOUR, FOURNIER, en tout une quinzaine de laboratoires représentant environ un

cinquième du chiffre d'affaires de l'industrie pharmaceutique en France. C'était le temps, j'allais dire l'heureux temps, où une part importante du Conseil d'administration du SNIP était constituée de pharmaciens, où 4 des 5 vice-présidents étaient pharmaciens, honneur que je partageais avec Bernard CHALCHAT et Gilles SITBON.

Et dans ma vie d'entreprise, c'est justement, comme je l'indiquais tout à l'heure, dans des laboratoires moyens français indépendants, UPSA, puis BOUCHARA et enfin SERVIER, que j'ai exercé mes responsabilités de direction générale et ma responsabilité pharmaceutique.

Parvenu au bout de mon parcours professionnel, j'ai conscience des multiples chances qui m'ont été données. Avant tout cette fameuse double vie que j'ai vécue pendant près de vingt ans, qui m'a permis de connaître les problèmes de l'Industrie du médicament dans non seulement deux mais trois dimensions : la dimension direction d'entreprise, celle du pharmacien-responsable et celle de la Profession, et cela pour tous les aspects de la pharmacie industrielle : recherche et développement, production et assurance qualité, information sur le médicament, économie de la santé, etc.. et cela tout au long d'une période passionnante, marquée par une véritable révolution thérapeutique, tant dans les méthodes que dans les résultats, une profonde évolution réglementaire et une formidable mutation industrielle, très influencée par la mondialisation.

Et c'est pour moi une grande satisfaction que d'avoir pu jouer un rôle, évidemment très modeste, dans ces grandes mutations, en accompagnant vers leur avenir les entreprises du médicament.

Mes hésitations initiales entre différents métiers de la pharmacie m'ont fait ressentir avec force, au long de mon expérience, la réalité de la notion de culture pharmaceutique, et donc m'ont fait toucher du doigt l'intérêt essentiel de l'unicité du diplôme, et surtout elles m'ont permis de comprendre que les dénominateurs communs entre les différents métiers de la pharmacie sont avant tout : 1.l'intérêt des patients 2.l'intérêt supérieur de santé publique.

Eh bien pour moi, l'Académie de Pharmacie a été à la fois le reflet et l'aboutissement de toutes ces valeurs. Riche de sa bivalence scientifique et professionnelle, l'Académie est une expression concrète de la culture pharmaceutique dans sa diversité, profondément inspirée par ses valeurs fondamentales que sont l'intérêt des patients et la santé publique.

J'ai donc trouvé à l'Académie de Pharmacie, dans la dernière partie de mon parcours, un terrain d'épanouissement final. J'ai eu la chance d'y parcourir un itinéraire très formateur, passant par la présidence de ma section, une présidence de commission, puis quatre années dans la fonction de secrétaire-général adjoint où j'étais à la fois l'adjoint et l'alter ego de notre Secrétaire Général Jean-Paul

CHIRON. Sur ce chemin, j'ai eu le bonheur de pouvoir contribuer à la réalisation de plusieurs opérations majeures pour notre compagnie :

- en 2003, la mémorable célébration, sous la présidence de Pierre JOLY, du bicentenaire de notre institution, pour la préparation de laquelle j'ai eu la chance d'être associé à François BOURILLET et à quelques autres collègues très motivés ;
- en 2004, la réforme de nos statuts, préparée avec un groupe de travail présidé par notre collègue Jacques STORCK ;
- enfin, en 2006, la célébration du centenaire du Prix Nobel d'Henri MOISSAN, ancien président de notre académie, opération montée à l'initiative du doyen Dominique DURAND, sous la présidence académique de Jean RABIAN, au cours de laquelle j'ai eu le bonheur de travailler de façon proche avec Pierre POTIER, ainsi qu'avec notre estimé collègue Jean FLAHAUT, et pour laquelle j'ai bénéficié, une fois de plus, de l'aide du précieux François BOURILLET.

Je suis très heureux que vous m'ayez donné votre confiance pour continuer à œuvrer pour notre académie et je voudrais, pour terminer ce propos, me positionner par rapport au mandat que vous avez bien voulu me confier pour l'année 2008 .

Toute nouvelle présidence de notre académie s'inscrit nécessairement sous le double signe de la continuité et du désir de donner des impulsions nouvelles.

La continuité, elle s'impose. Aucun de nos présidents n'a échappé ni n'échappera à cette obligation, et cela pour deux raisons majeures : d'un côté par respect pour les actions entreprises ou continuées par les prédécesseurs, d'autre part en raison de la courte durée, au demeurant tout à fait pertinente, de nos mandats présidentiels annuels. Je crois qu'aucune évolution importante de notre académie ne s'est conçue et réalisée sur un seul mandat mais que toutes les évolutions importantes ont nécessité un ou plusieurs mandats pour s'étudier, se décider et se concrétiser, par exemple les réformes de modalités de fonctionnement, la mise en place de la structure de communication, ou la mise au point de modes de financement.

Voilà pour la continuité. Mais tout nouveau président souhaite aussi proposer quelques perspectives qui, si elles ne sont pas véritablement innovantes, sont en tout cas, à ses yeux, prioritaires à ce moment précis de l'histoire de l'Académie de Pharmacie. Il s'agit donc d'identifier les points sur lesquels doivent porter les principaux efforts de rénovation, ceux à améliorer, ou à intensifier, puis de donner les impulsions nécessaires.

C'est sur ces deux modes conjugués, continuité et progrès, que je souhaite voir se développer notre action sur l'année à venir et, pour ma part, je retiens cinq directions dans lesquelles il me paraît important d'agir encore et encore ; elles peuvent être résumées par les cinq mots-clés que sont : veille, prospective, communication, reconnaissance et financement.

La veille s'applique au présent, elle doit s'exercer au jour le jour et doit inspirer notre action au quotidien. Elle permet d'identifier, à partir de signaux donnés par l'actualité, les sujets qui doivent déclencher très vite une réflexion spécifique, puis, dans les meilleurs délais, une prise de position de notre compagnie, d'éventuelles recommandations, et des actions de communication internes et externes. Nous devons tous, au sein de chacune de nos sections, participer à cette veille, sur tout ce qui touche à nos fondamentaux que sont le médicament, la biologie et la santé publique.

Dans le prolongement de cette veille sur le présent, il appartient à l'Académie de mener des réflexions prospectives dans les mêmes domaines, notamment sur le rôle et l'organisation des professions pharmaceutiques. Le Ministre Jean-François MATTEI avait suscité de notre part une réflexion sur l'avenir de la pharmacie d'officine, le Président TOUITOU l'a fait sur l'avenir de la biologie ; nous devons garder ces dossiers ouverts en permanence, les actualiser sans

cesse, bien entendu dans le respect total des instances ordinales, et nous en ouvrirons d'autres chaque fois que cela apparaîtra nécessaire.

Cette prospective, elle doit aussi s'exercer sur les objectifs et le mode de fonctionnement de l'Académie, comme nous l'avons fait en 2003 dans des groupes de réflexion créés à cet effet par Pierre JOLY. Je pense que le Conseil de l'Académie est pour cela l'instance idéale: elle regroupe en effet les trois éléments indispensables et complémentaires que sont d'une part plusieurs anciens présidents, apportant l'éclairage de l'expérience, d'autre part l'équipe des responsables du moment, c'est à dire le Bureau en exercice, et enfin les présidents de sections, qui sont les jeunes constituant l'avenir de l'Académie et parmi lesquels se trouvent vraisemblablement de futurs présidents. Je propose donc, et cela en accord avec le Professeur Roger BOULU, qui sera Président en 2009, et avec le Secrétaire Général, que le Conseil fasse désormais une place plus importante, par exemple dans une ou deux réunions annuelles spéciales, à cette réflexion purement prospective.

En ce qui concerne la communication, nos précédents présidents en ont largement souligné l'importance. Je ne vous étonnerai donc pas en mentionnant qu'il convient de développer encore davantage la communication interne et externe de l'Académie, comme l'a fait le Président TOUITOU pendant son mandat. C'est une obligation ardente, qui nécessite une forte dépense d'énergie, et je sais que je peux compter sur une précieuse collaboration dans ce domaine

avec Jean-Pierre FOUCHER, délégué à la communication, et avec la cellule de communication.

Le quatrième mot-clé est le mot reconnaissance. Il correspond pour nous à un véritable besoin, et pas seulement à un appétit. C'est parce que nos prises de position resteront constamment et hautement pertinentes, parce que nos actions de communication externe seront toujours de qualité, que nous bénéficierons de la reconnaissance dont nous avons besoin de la part de notre milieu environnant. Il y a un cercle vertueux de la reconnaissance dans lequel nous devons absolument nous inscrire et nous maintenir : c'est parce que nous serons reconnus que nous serons appelés à siéger et à donner nos avis dans toutes les enceintes où sont discutées des questions en rapport avec nos fondamentaux. Et c'est parce que nous ferons des apports intéressants aux discussions qui ont lieu dans ces enceintes que nous garderons et que nous développerons la reconnaissance à notre égard. La difficulté principale peut être d'entrer dans les cercles où ont lieu ces discussions et réflexions auxquelles nous pensons devoir participer. Un exemple : depuis de nombreuses années, nous prétendons devoir participer aux travaux de la Commission de contrôle de la publicité et du bon usage du médicament, et il est évident à nos yeux que nous avons un rôle à jouer dans cette instance consultative de l'Afssaps. Pourquoi donc la porte nous en reste-t-elle fermée ? Je compte agir à nouveau pour obtenir qu'elle nous soit ouverte. Je pense aussi que la nouvelle instance qu'est la Haute Autorité de

Santé pourrait trouver dans la consultation de notre Académie un moyen supplémentaire de satisfaire son besoin d'être éclairée par des instances compétentes et indépendantes

Cela dit, je vous avoue que je suis un peu soucieux par rapport au dernier de mes cinq mots-clés, à savoir le financement, qui est naturellement lié de façon très intime à la reconnaissance dont je viens de parler. Il est évidemment vital d'assurer le financement de notre académie car sa pérennité en dépend. Chaque année cet aspect de la vie de l'Académie constitue une vraie préoccupation, qui nous amène à mettre en œuvre beaucoup d'énergie et des idées nouvelles pour développer ou simplement pour maintenir le montant et les sources de nos ressources. A cet égard, je continuerai à contribuer à la consolidation et au développement des actions menées ces dernières années par nos précédents présidents. Je pense plus particulièrement à Gabriel MAILLARD, qui a mené pendant bien des années, en tant que Président de la Commission des Finances, des actions dans ce sens, puis qui m'a demandé de prendre sa suite dans ce rôle. Je pense aussi aux actions menées successivement par les présidents Jean-Pierre LOUSSON et Jean RABIAN afin de créer un lien avec nos ministères de tutelle que sont la Santé et l'Education nationale, avec des résultats qu'il importe de consolider et de pérenniser pour sécuriser l'avenir de notre académie. Avec l'aide de vous tous, je consacrerai de nouveaux efforts à cette tâche difficile.

Telles sont, Mesdames et Messieurs, mes chers collègues, les principaux axes de l'action qu'avec le Bureau qui vient de se mettre en place sous vos yeux nous entendons mener en 2008. Je suis heureux que les personnalités constituant ce Bureau s'engagent avec moi dans ce mandat. Merci donc à notre nouveau Vice-Président Roger BOULU, à qui je rendrai les clés dans un an ; merci à nos Secrétaires Généraux Jean-Paul CHIRON et Renée-Claire MANCRET, qui d'une certaine manière incarnent la continuité dont j'ai parlé ; merci à nos grands argentiers Jean-Marc CHERON et Jean-Claude CHAUMEIL ; et merci à notre Secrétaire annuelle 2008, Nicole MOUTIN, qui vient améliorer significativement l'indice de parité au sein de notre Bureau.. Sans oublier ni nos aimables collaboratrices du Secrétariat, en particulier Agnès CHEVIN ni la fidèle Madame MELNOTTE, qui deux fois par mois quitte sa retraite, pourtant bien méritée, pour animer l'audio-visuel de nos séances et quelquefois y mettre un peu de sa sympathique fantaisie.

Le Bureau, vous le constatez avec moi, comporte tout ce qu'il faut comme talents, comme compétences et comme motivation pour nous faire vivre dans les meilleures conditions cette 205^{ème} année de notre Académie, dans le sens de la continuité et du progrès. C'est en tout cas le vœu que je formule avec ferveur, en même temps que je vous souhaite à tous, ainsi qu'à vos familles, une année 2008 pleine de réussite et de bonheur. Merci à nouveau de votre venue et de votre attention.